

OC ég 58 P

Jean CAPART

Directeur de la Fondation Égyptologique
Reine Élisabeth

UN CONTE
QUE SCHÉHÉRAZADE
N'A PAS CONNU



FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH
PARC DU CINQUANTENAIRE
BRUXELLES

1946

Bibliothèque Maison de l'Orient



132617

58p
ég
OC

Un conte que Schéhérazade n'a pas connu ⁽¹⁾

EXCELLENCES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

JAURAI peine à vous dire avec quel sentiment de joie nous avons appris à Bruxelles, dans notre prison de fer et de feu, que le vingtième anniversaire de la création de notre institut égyptologique belge avait été célébré avec éclat au Caire, à l'initiative de notre distingué représentant, M. Louis Scheyven. Cette solennité, à laquelle notre Haut Protecteur, Sa Majesté le Roi Farouk, avait daigné se faire représenter par Son Altesse le Prince Youssef Kemal, avait souligné l'importance des liens qui unissent la Belgique et l'Égypte dans l'illustration de l'ancienne civilisation de la vallée du Nil.

Si j'avais eu, en 1943, le privilège de prendre la parole devant nos chers membres : Belges d'Égypte, amis de la Belgique, j'aurais jugé nécessaire, après ces vingt années de travail, de leur présenter le bilan de nos efforts. Je sais que notre secrétaire, M. Arpag Mekhitarian, n'a pas manqué de le faire, mettant l'accent sur la plus récente extension de notre programme, c'est-à-dire sur les fouilles de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth aux temples d'El Kab. Mais j'aurais cru nécessaire de retracer dans ses grandes lignes l'histoire de la Fondation qui, à peine âgée de vingt ans, a vu se dérouler une série d'événements d'un caractère que je n'hésite pas à qualifier de romanesque, sinon de fabuleux. Lorsque j'en ai présenté l'ébauche à quelques amis, ceux-ci m'ont dit que cette histoire méritait d'être racontée, et c'est pourquoi, ce soir, au moment où je reprends ici contact, après sept ans d'interruption, avec tous ceux qui s'intéressent à

(1) Conférence donnée le 8 novembre 1945, dans la salle du Lycée Français du Caire, sous les auspices du Ministre de Belgique en Égypte, Monsieur POLAIN. Le texte a paru dans la *Revue des Conférences Françaises en Orient*, 9^e année, n^o 11, novembre 1945.



nos efforts, je me hasarde, dans cette ville où n'ont cessé de retentir les beaux récits des *Mille et une Nuits*, à vous dire un conte que Shéhérazade n'a pas connu.

Une seule chose aurait été de nature à m'en retenir : ce serait de devoir vous parler de ce que j'ai fait moi-même dans ces vingt années. Mais, vous allez le voir, mon rôle a consisté le plus souvent à être le spectateur d'événements qui se déroulaient autour de moi, sans que je puisse m'enorgueillir d'en avoir été l'agent ; ainsi Aladin, lorsqu'il tenait la fameuse lampe, ne pouvait croire qu'il produisait les merveilles qui s'accomplissaient sous ses yeux.

La Fondation Égyptologique est née, comme chacun sait, au cours du voyage en Égypte de la Reine Élisabeth de Belgique, au mois de Février 1923 ; mais on ignore généralement à la suite de quelles circonstances la Reine Élisabeth et le Prince Léopold se sont rendus en Égypte afin d'être les premiers visiteurs du caveau de Tout-Ankh-Amon.

À la fin de l'année 1922, les élèves de mon cours d'archéologie égyptienne aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire se montraient naturellement curieux d'avoir quelques précisions sur ce qui se passait de sensationnel dans la Vallée des Rois. Ce que les journaux nous en rapportaient était en général mieux fait pour éveiller la curiosité que pour la satisfaire. Une de mes auditrices, la Comtesse d'Ursel, me pria d'exposer dans son salon, devant un groupe d'amis, la signification du nouveau trésor d'Égypte. Cette causerie eut lieu dans les premiers jours de janvier 1923, et le directeur de la revue belge *Le Flambeau* réussit à en faire paraître le texte avant la fin du mois. J'appris plus tard que Sa Majesté la Reine Élisabeth, ayant lu cet article, manifesta immédiatement le désir de participer à l'émotion directe de cette découverte sans égale.

Dès lors, il m'arriva quelque chose d'analogue à l'aventure de Cendrillon qui aurait tant voulu assister au bal du roi, où ses sœurs privilégiées avaient été conviées. J'avais, sans m'en douter, trouvé la fée-marraine qui devait me faire passer de Belgique en Égypte en quelques jours et qui me permettait de remettre le pied sur le quai de la gare de Louqsor au beau matin du 16 février 1923, descendant du train même du Roi Fouad ; ce qui valait bien le carrosse fait d'une citrouille.

Vous n'attendez pas de moi que je vous raconte à nouveau cette journée du 18 février 1923, où Sa Majesté la Reine Élisabeth et Son Altesse Royale le Prince Léopold de Belgique participaient à la réouverture de ce caveau dont les trésors, réapparaissant au jour après bientôt trente-cinq siècles d'oubli, n'ont pas cessé d'être un objet d'émerveillement pour les visiteurs du Musée du Caire, et de réflexions pour tous ceux que prennent la peine de penser.

Brusquement, cette visite qui ne promettait d'être qu'un souvenir brillant allait prendre une toute autre valeur. Au matin du 22 février,

le bateau du moudir de Kéneh conduisait la Reine Élisabeth vers Dendérah. La température était fraîche, et Sa Majesté la Reine, avec la Comtesse de Caraman-Chimay, sa dame d'honneur, se tenait dans la cabine du bateau. Sur le pont, le consul de Belgique à Louqsor, Yassa Bey Andraos Bichara, que je n'avais plus revu depuis 1909, m'interrogeait sur l'état de nos collections égyptiennes des Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Je lui décrivais nos enrichissements, obtenus grâce aux souscriptions belges aux fouilles exécutées alors en Égypte par les grandes sociétés scientifiques anglaises, travaillant en concours avec le Service des Antiquités, sous le bénéfice de la loi dont Gaston Maspero avait fait voter les principes bienfaisants.

« Ce qui me préoccupe surtout, disais-je à Yassa Bey, c'est le développement régulier de notre bibliothèque, afin d'assurer à la Belgique, qui ne peut songer à prendre des initiatives à l'instar des grands pays, un foyer d'étude bien équipé ». Mon interlocuteur m'ayant demandé quelle somme permettrait d'atteindre ce but, je lui dis, en me basant sur nos achats des années précédentes : « Un capital de mille livres me paraît suffisant ». Une inspiration généreuse de notre ami le poussa à me dire : « Je veux être votre premier souscripteur, et je m'inscris pour cent livres ». Sans perdre un instant, je voulus faire part à la Reine de ce geste de Yassa Bey et, maintenant, après les années écoulées, je ne me rends pas encore compte de ce qui m'a poussé à solliciter de la Reine l'autorisation de créer, sous son patronage, une Fondation Égyptologique. Quelle disproportion n'y avait-il pas entre un fonds modeste pour alimenter une bibliothèque technique et une fondation qui allait jouir d'un patronage royal ? Ce qui m'était arrivé les jours précédents m'avait fait perdre le sens de la réalité et de la proportion des choses ; ce qui se passa les jours suivants ne fut guère de nature à me les rendre.

Un nouveau magicien allait faire son entrée : Henri Naus Bey, qui devait assumer bientôt la lourde tâche d'être le premier président de la jeune Fondation et de lui assurer le rythme du succès caractéristique de toutes les œuvres dont il prit la tutelle. Henri Naus et M. Dauge, notre ministre, venus à Louqsor pour y régler le programme du séjour en Égypte de notre Souveraine, obtinrent l'agrément de la Reine sur le texte d'un court manifeste reproduit dans la presse d'Égypte. Le résultat dépassa toutes les prévisions. Avant mon départ d'Égypte, le plan initial pouvait être élargi et la bibliothèque rêvée était en voie de se transformer en un véritable institut de recherches. L'entreprise belge allait progressivement faire figure de centre international pour les études d'égyptologie.

Dans les années qui suivirent, le premier souci fut de compléter la bibliothèque, et nous y fûmes généreusement aidés par Sa Majesté le Roi Fouad qui, non content de nous accorder Son Haut Patronage, honora la Fondation de sa présence lors de sa visite officielle en Belgique, en 1927.

Je veux rappeler à ce sujet un incident caractéristique. Les membres du Comité de la Fondation attendaient la visite royale. Quelques minutes avant l'heure fixée, une voiture de la Cour s'arrêtait, et la Reine Élisabeth, toute souriante, disait à Henri Naus Bey : « Ne fallait-il pas que je vienne à l'avance pour vous aider à recevoir Leurs Majestés à *ma* Fondation ? »

Mais, bientôt, la bibliothèque ayant atteint un degré de richesse partout reconnu, nous pûmes nous préoccuper de réunir une documentation photographique. Partout où la chose était possible, nous avons demandé et obtenu des épreuves des collections de clichés de Paris, de Berlin, d'Amérique. Nous avons entrepris des voyages d'enquête auprès de nombreux musées européens, faisant exécuter les négatifs de toutes les pièces de premier ordre qui nous manquaient. A deux reprises, des amis d'Amérique nous donnèrent le moyen de faire venir au Caire un des techniciens de l'atelier de photographie des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles, pour tirer des épreuves de tous les négatifs que le Service des Antiquités de l'Égypte mettait à notre disposition. Plus tard, nous avons pu ainsi obtenir les séries de photographies prises en Égypte par l'Académie de Berlin et nous avons fait exécuter, aux frais de la Fondation, de nombreux clichés au Musée du Caire, à Louqsor, dans la région d'Assouan. Je tiens à mentionner les photographies faites par le Docteur Keimer en illustration de ses recherches sur l'histoire naturelle de la Vallée du Nil. Nous devons enfin quelques clichés à de grands marchands d'antiquités qui ont mis à notre disposition des négatifs d'objets importants qui avaient passé par leurs mains et se trouvaient parfois perdus dans des collections particulières.

C'est de la sorte que furent constituées des archives comprenant plus de vingt-deux mille épreuves collées sur carton, enfermées dans des boîtes à l'abri de la poussière et pourvues de jeux de fiches systématiques. Il faut y ajouter plus de douze mille clichés de projection où l'on trouve, à côté de photographies originales, les planches les plus importantes des publications égyptologiques. On pourrait assurer que cette collection, si elle ne paraît jamais assez complète au gré de nos désirs, contient, dès à présent, les pièces capitales de l'archéologie, et spécialement de l'art égyptien. On comprendra qu'un tel résultat n'a pu être obtenu que par les efforts conjugués de la Fondation égyptologique et des services généraux de nos musées, dont la Fondation, tout en gardant l'indépendance des associations légales, est devenue, par les enrichissements et les moyens d'étude qu'elle apporte au département égyptien, en fait, son âme et son cerveau.

Si nous avons pu consacrer à cet outillage scientifique des sommes de plus en plus importantes, c'est que, dans tous les pays du monde, notre appel a trouvé un écho sympathique. Nos membres de toutes catégories

dépassent, à l'heure actuelle, le chiffre de six cents. Nous avons affirmé, dès le début, que l'égyptologie ne pouvait s'enfermer dans sa tour d'ivoire ; il faut, au contraire, qu'elle consente à s'adresser directement à un public soucieux des choses de l'esprit, auquel nous devons dire, d'une manière appropriée, quels sont les résultats de toutes ces fouilles, de toutes ces recherches des spécialistes. De là provient la diversité même des publications que nous avons éditées, dont le nombre dépasse la soixantaine. On y trouve, à côté d'albums destinés à la jeunesse, des monographies consacrées à des sites célèbres, des éditions critiques de textes dans notre *Bibliotheca aegyptiaca*. La préparation de certains de nos livres a nécessité des voyages d'étude, et particulièrement des visites aux sites archéologiques dont l'accès malaisé nous fut rendu possible par la générosité inlassable d'Henri Naus Bey et de la Société des Sucreries.

Nos ressources se sont trouvées parfois accrues de manière imprévue : une subvention généreuse du Roi Fouad, le résultat d'une fête organisée à Héliopolis sous l'impulsion stimulante de Madame Henri Naus Bey.

Le voyage du Roi Albert et de la Reine Élisabeth en 1930 marquait, pour notre Fondation, une véritable consécration officielle. Nos souverains apportaient au Roi Fouad, qui avait daigné en agréer l'hommage, un grand ouvrage édité par nous : *Memphis à l'ombre des Pyramides*. La même année se réunissait à Bruxelles, au cours d'un été pendant lequel la Belgique célébrait le centenaire de son indépendance, une première *Semaine égyptologique* à laquelle plusieurs pays avaient envoyé des délégués officiels. Entretemps, notre Fondation était devenue le siège du Secrétariat permanent des congrès de papyrologie. La section gréco-romaine qui s'était annexée à notre section pharaonique, trouvait, sous la direction de M. Hombert et de Mademoiselle Préaux, une autorité de bon aloi dans tous les milieux scientifiques. Nous avons pu y ajouter, dans les dernières années, une section de l'Égypte chrétienne, dirigée par le Professeur Vergote. On peut affirmer que notre Fondation, par ses divers collaborateurs permanents et par les savants qui en ont fait le centre de leurs recherches, a mis à la disposition des quatre universités belges un laboratoire de recherches que l'étranger apprécie. Des instituts égyptologiques ont été créés en Hollande, au Danemark, en Angleterre même, en s'inspirant de notre exemple.

Tous les faits que je résume ici sont connus de nos membres qui furent tenus au courant de nos activités par la *Chronique d'Égypte*. Celle-ci a pu atteindre, cette année, son quarantième fascicule qui termine le vingtième volume d'une publication qui a donné au total plus de cinq mille pages. C'est avec un réel sentiment de joie que nous avons fait parvenir à nos membres d'Égypte les numéros de la *Chronique*, sortis au rythme régulier, en dépit des difficultés et des obstacles, pendant les cinq années tragiques.

Quel qu'ait été le développement de notre Fondation, il était un point sur lequel nous avions une doctrine très ferme. Notre but est essentiellement l'étude de la civilisation égyptienne, et il n'y avait pas même une teinte de résignation dans l'abandon que nous faisons à d'autres du soin de se livrer à des fouilles. Une seule déviation à ce principe pouvait être envisagée. Des bruits n'ont jamais cessé de courir à travers le pays d'Égypte au sujet de découvertes fabuleuses que l'on pouvait espérer d'un déblaiement, même sommaire, à l'un ou l'autre endroit. L'histoire officielle des fouilles n'accorde guère d'importance à de telles rumeurs ; la chronique chuchotée entre les collègues prétend savoir qu'elles furent parfois à la source de découvertes importantes. C'est pourquoi nous estimions, et notre président avec nous, que ce n'était pas une erreur, en principe, de vérifier, d'accord avec le Service des Antiquités, ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans les indications d'origine populaire. Un jour, il s'agissait d'aller reconnaître, en plein désert la tombe du Roi Batlos dont le nom ne figure sur aucune liste des souverains d'Égypte ; bien plus tard, nous avons appris que ce Batlos était un prince de la région de Behnasa qui avait disparu avec ses preux devant les envahisseurs arabes, et dont le nom s'était maintenu dans la tradition locale. Une autre fois, dans la région au sud de Silsileh, on parlait mystérieusement d'une tombe pleine de pierreries, pour aboutir à une grotte naturelle dont les stalactites brillaient sous les rayons solaires. A Tell Héou, on racontait l'histoire d'un escalier que des fouilleurs clandestins avaient commencé à déblayer lorsque les ghafirs locaux mirent fin à leur tentative. Il y avait là, en effet, un escalier, qui menait à une catacombe défoncée ayant servi de sépulture à des ibis sacrés. Le four à chaux voisin suggérait ce qu'étaient devenus les reliefs d'une petite chapelle ne pouvant plus nous donner aucune indication précise.

On voit quelle était notre politique à l'égard des fouilles. Comment se fait-il que nous soyons à la veille d'une campagne de fouilles à El-Kab en reprise des travaux commencés en 1937 et poursuivis en 1938 ? Les résultats ont fait déjà l'objet de deux rapports, publiés dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* et de deux fascicules, imprimés en Belgique en 1940, avec quarante planches. Ici, le conteur est forcé, comme le veut la loi du genre, d'ouvrir d'abord un autre tiroir.

A peine rentré d'Égypte en 1923, je fus invité par l'Université de Lyon à faire une série de conférences sur l'art égyptien et sur la tombe de Tout-Ankh-Amon dont j'étais un des premiers à pouvoir parler *de visu*. C'est là que je reçus de Paul Hymans, notre ministre des Affaires Étrangères, un télégramme annonçant que notre ambassadeur à Washington me priait de donner, l'hiver suivant, aux États-Unis, une série de conférences sur les mêmes sujets. Ces conférences, éditées par l'Université de la Caroline du Nord, ont paru ensuite à la Fondation égyptologique sous le titre :

Propos sur l'art égyptien. J'avais pris de la sorte, pour la première fois, contact avec les milieux américains s'intéressant à l'égyptologie, avec les grandes collections enrichies par les fouilles qui ont procuré au Musée du Caire tant de pièces de premier ordre. Notre jeune Fondation, dont les statuts venaient d'être établis, a trouvé, dès lors, aux États-Unis, des membres protecteurs marquant la confiance qu'ils avaient dans notre programme.

Au printemps 1927, de retour d'un voyage en Égypte qui servit de préparation au livre sur *Memphis à l'ombre des Pyramides*, il m'arriva une de ces aventures qui devaient donner un tour nouveau à ma carrière, et encore plus aux destinées de la Fondation. C'est pourquoi je vous en parle aujourd'hui en toute simplicité. Au cours d'une soirée chez M. Jacques Pirenne, un fonctionnaire des Affaires Étrangères m'interpella : « Quand retournez-vous en Égypte ? » Ma réponse fut : « Avant de retourner en Égypte, je voudrais revoir les États-Unis, ne fût-ce que pendant quinze jours. » — « Pourquoi ? » — « Pour étudier la collection Carnarvon qui vient d'entrer au Metropolitan Museum de New-York et dont on soupçonne à peine les trésors, gardés jusqu'à présent dans un château du Nord de l'Angleterre. » Quelques pièces seulement de cette collection avaient été présentées à l'exposition du Burlington Fine Arts Club de Londres, et les connaisseurs avaient pu se rendre compte que l'ensemble devait avoir une qualité exceptionnelle. J'avais le sentiment que, dans la poursuite de mes études sur l'art égyptien, il n'existait guère de chose plus urgente que d'aller voir la collection Carnarvon à New-York. C'est ce que j'expliquai à mon interlocuteur. Celui-ci, à ma surprise, me dit simplement : « Voudriez-vous m'écrire demain, au ministère, ce que vous venez d'expliquer. » Je le fis immédiatement, sans même me laisser aller à la pente optimiste que l'on reconnaît à mon caractère.

Plusieurs semaines après, j'ouvris une lettre officielle ; elle m'apportait la nouvelle surprenante que le directeur de la Red Star Line, M. Gerald Torrey, se faisait un plaisir de m'inviter, au nom de la compagnie, à faire le voyage d'Amérique sur ses bateaux en vue d'étudier la collection Carnarvon. Et nous voici de nouveau dans une atmosphère de conte de fée.

Je fus absent de Belgique trente-deux jours seulement, dont la moitié sur l'océan et l'autre à New York et à Boston, où j'étais attiré par l'installation, dans les salles du Museum of Fine Arts, des objets d'Ancien Empire des fouilles de Reisner à Guizeh. Pendant ces seize journées d'enchantement égyptologique, dans le Nouveau Monde, les puissances secrètes qui dirigent les destinées de la Fondation se montrèrent, à mon insu, particulièrement actives. Comment oublierai-je ce déjeuner à New-York, chez les beaux-parents d'un collègue qui fut un des collaborateurs de Reisner en Égypte et au Soudan ! On me fit part du projet que cette famille avait d'exécuter, l'hiver suivant, un voyage sur le Nil jusqu'à la

deuxième cataracte, par bateau privé, afin de pouvoir s'arrêter à tous les sites archéologiques importants. On me chargea positivement de dresser le programme d'un voyage idéal. On m'eut étonné si, à ce moment, on m'avait dit que ma femme et moi devions être de la partie ; c'est cependant ce qui arriva. C'est ainsi qu'en février 1930, je passais deux journées entières à El Kab. Il faut dire qu'El Kab m'intriguait depuis longtemps. Là se trouve le sanctuaire de la grande déesse Nekhabit. Dans la salle hypostyle de Karnak, on peut voir, parmi les scènes du couronnement de Ramsès II, la déesse protectrice de Haute-Égypte, aidée de Ouadjit, sa sœur de Basse-Égypte, proclamer que le nouveau pharaon est son fils bien-aimé auquel elle confère la couronne blanche. Portez les yeux vers le plafond des salles hypostyles des temples, ou des corridors des tombes royales, c'est encore Nekhabit sous forme de vautour qui plane au ciel étoilé, tenant dans ses serres les emblèmes sacrés de protection. Partout et toujours le disque solaire est enserré dans les replis des uraei qui personifient Nekhabit et Ouadjit. Les deux déesses sœurs sont, indifféremment, vautour ou serpent. Y a-t-il vraiment, dans le panthéon égyptien, de plus grande déesse ? Comment se fait-il que Nekhabit soit si peu connue et que les traités de religion égyptienne lui fassent une place étroitement mesurée ? Seules les ruines de son temple paraissaient *a priori* pouvoir fournir des renseignements à son sujet. Le dernier temple de la déesse avait été bâti sous les dernières dynasties, après les dévastations causées par l'invasion des Perses. Mais ce sanctuaire, dont les savants de Bonaparte dessinaient encore des vestiges importants, fut anéanti au cours du XIX^e siècle de notre ère.

Les ruines présentaient un aspect lamentable et l'archéologue-architecte Somers Clarke n'avait pu en donner qu'un plan sommaire. L'exemple de Medamoud avait cependant montré tout ce qu'on pouvait attendre de l'exploration du sous-sol d'un monument aussi dévasté. Aussi, lorsque j'eus l'honneur, au printemps de 1930, de conduire la Reine Élisabeth aux ruines d'El Kab, je lui déclarai, au cœur même du sanctuaire de Nekhabit, ou, plus exactement, sur les restes de son dallage : « Madame, si un jour la Fondation en a les moyens, c'est ici que je voudrais fouiller ».

Le Roi Fouad avait fait établir, à grands frais, des routes à travers le désert d'El Kab, pour permettre à la Reine Élisabeth d'aller visiter, au fond de l'ouadi, le temple reposoir d'Aménophis III. J'avais montré à la Reine le grand rocher qui divise la vallée désertique, expliquant d'ailleurs l'épithète de Nekhabit : « la dame de la bouche de la double vallée ». Sur la roche altière, où gisent encore les vautours, apparaissent, sous une épaisse patine, œuvre des millénaires, les figures d'animaux gravées par les chasseurs préhistoriques et à côté desquelles les inscriptions hiéroglyphiques paraissent presque récentes. Pendant des milliers d'années

El-Kab a été un des sanctuaires principaux de l'Égypte et il importait que la science moderne en sache davantage.

Mais à parler de Nekhabit, j'oublie que j'étais à New York en mai 1928. Une lettre d'introduction, apportée de Belgique, m'y avait procuré le contact avec des amateurs d'art enthousiastes de l'Égypte. Dans mon programme très chargé, je n'avais pu leur consacrer qu'une couple d'heures ; mais nous nous étions séparés en nous disant sérieusement « Au revoir ! ».

L'été suivant, ces nouveaux amis visitaient à Bruxelles la Fondation égyptologique et, immédiatement intéressés à nos archives photographiques, nous offraient, comme je l'ai dit, de nous mettre à même d'enrichir nos séries des épreuves tirées d'après les négatifs du Service des Antiquités. A la question : « Pourquoi ne faites-vous pas de fouilles ? » je me réfèrai à notre programme général d'action, en faisant remarquer que la Fondation ne disposait point des capitaux nécessaires à de telles entreprises. « Mais si vous aviez des capitaux, où voudriez-vous fouiller ? » répliqua la femme de mon ami. — « A El Kab. » — « El Kab ? Je n'en ai jamais entendu parler. » J'exposai les considérations générales que je viens d'exposer et la conversation, commencée sur ce thème, ne devait reprendre que plusieurs années plus tard.

Au cours de l'été 1936, j'avais été invité par les amitiés belgo-brésiliennes et belgo-argentines à faire une série de conférences à Rio de Janeiro, à Saint Paul et à Buenos Ayres, où je me faisais avec joie le porteur du grand message d'art et d'histoire que la civilisation pharaonique adresse à l'humanité. L'Académie de Belgique m'ayant chargé de la représenter, un peu plus tard, au tricentenaire de l'Université de Harvard, je débarquais, dans les premiers jours de septembre, à Brooklyn, où m'attendait un télégramme surprenant. Mademoiselle Werbrouck, directrice adjointe de la Fondation, voulait savoir si j'étais disposé à entreprendre, dès l'hiver suivant, des fouilles à El Kab. On peut deviner quelle fut ma réponse.

Voici ce qui était arrivé. Nos amis avaient demandé si « M. Capart pensait toujours à El Kab ? » A la réponse que je n'avais cessé d'y songer, mais comme à une chose irréalisable, leur réaction fut d'inviter Mademoiselle Werbrouck à dresser immédiatement le budget d'une expédition.

Pour entamer les travaux l'hiver suivant, il importait de ne pas perdre de temps. Les fouilles envisagées devaient se faire à l'initiative de la Fondation égyptologique et sous le contrôle de son comité : néanmoins, le gouvernement belge avait à autoriser l'entreprise et à lui accorder son patronage officiel, car elle devait s'inscrire dans le programme des travaux archéologiques des Musées Royaux d'Art et d'Histoire dont j'étais le directeur. Notre président, Henri Naus Bey, s'empressa d'introduire

auprès du Comité d'égyptologie une demande de concession du site d'El Kab. La réponse fut, au premier abord, quelque peu déconcertante : le site d'El-Kab est d'une importance historique telle qu'on ne peut en accorder la concession que moyennant la promesse d'y consacrer au moins quatre campagnes. Nous avons pu donner cette garantie sans hésiter.

Je vais vous faire un aveu. Lorsque je me suis retrouvé au milieu des ruines lamentables des temples d'El Kab, non plus avec un programme théorique mais avec l'obligation morale d'en faire sortir de la documentation scientifique, j'ai eu un moment d'anxiété : « N'arrivons-nous pas trop tard ? » Peu de personnes ont eu l'occasion de voir la dévastation presque totale que présentait alors le temple de Nekhabit. Presque aucun pan de mur ou tronçon de colonne ne dépassait les monceaux de débris provenant du débitage des blocs exploités en carrière aux temps modernes. A quelques endroits, dans la salle hypostyle, par exemple, la confusion était augmentée par les débris des puits forés par Somers Clarke pour se rendre compte de la structure du sous-sol, au moment où il étudiait le plan des temples. A côté de l'édifice principal de la déesse se trouve, en effet, un autre temple que j'ai pu identifier comme étant la demeure du dieu Thot, Maître de la Bouche de la Vallée.

Avant d'entamer des fouilles réelles, il fallait essayer de voir clair. Notre première campagne fut consacrée au nettoyage des ruines et à l'établissement d'un plan précis. Il avait fallu d'abord arracher les herbes folles et les plantes épineuses qui recouvraient les vestiges, à un point tel que les monuments antiques étaient transformés en un pâturage de choix pour les chameaux et le bétail de la population voisine. Les nombreux serpents qu'il fallut détruire, tandis que les vautours planaient au-dessus du site, nous rappelaient constamment que Nekhabit, la déesse, aimait à se matérialiser pour les humains sous ces deux formes.

Le premier rapport sur les fouilles d'El Kab, remis au service des Antiquités avant que nous quittions l'Égypte, apportait déjà une contribution notable à l'histoire des sanctuaires d'El Kab et laissait entrevoir ce qu'on pouvait espérer de l'exploitation du sous-sol. A la surface, les démolisseurs anciens et modernes nous avaient laissé peu de chose. Le cartouche d'un Darius, écrit avec une orthographe plus proche que d'ordinaire de l'original perse, indiquait que le sanctuaire avait été rebâti vers la fin de la xxvii^e dynastie. L'année suivante, un dépôt de fondation trouvé en profondeur allait nous procurer tout un assortiment de vases importés de Perse. A la salle hypostyle, un fragment de linteau et un débris d'architrave assuraient que la décoration, au moins de cette partie du temple, datait du règne d'Achoris, de la xxix^e dynastie. Quelques morceaux de corniche des murs extérieurs répétaient les cartouches de Nekhthorheb, tandis que le portail du mur d'enceinte du téménos avait le cartouche de Nekhtnebef, l'autre Nectanébo de la xxx^e dy-

nastie. Dans une crypte exigüe, ouverte depuis longtemps, quelques blocs disposés au hasard, en guise de parement, montraient des bribes d'un texte rituel non identifié.

A la campagne suivante, celle de 1938, nous pouvions, en toute sûreté, aborder l'examen du sous-sol et reconnaître des étapes de la démolition et de la reconstruction successives des temples à la XXVI^e, à la XVIII^e, à la XIII^e et à la XI^e dynastie. Un peu partout nous rencontrions des blocs de ce texte rituel dont je viens de parler et qu'on avait dispersés dans les murs, les revêtements ou les parements des temples reconstruits. Nous sommes loin d'avoir récupéré l'ensemble ; néanmoins, grâce à une formule, aux mots peu usuels, nous avons retrouvé un texte parallèle sur un papyrus de Berlin. Je souligne ici l'importance d'une telle identification. Des blocs inscrits à la XXVI^e dynastie, retrouvés à l'emplacement du sanctuaire même de Nekhabit, nous apportaient la première édition épigraphique d'un rituel que le papyrus de Berlin attribue à Mout, la parèdre d'Amon. La conclusion qui s'imposait était que Mout de Thèbes, dont le nom s'écrit par l'héroglyphe du vautour, n'est autre que Nekhabit, la déesse de Haute-Égypte. Une confirmation nous en était donnée d'ailleurs par la découverte d'ex-voto en faïence, de l'époque de la XXV^e dynastie, qui invoquent Amon et Amonit, sa forme féminine. De plus, dans une des cryptes dont je vais parler, un grand tableau présente Amon de Thèbes et Nekhabit associés dans la protection d'un roi de la XXVI^e dynastie.

L'examen de cryptes ménagées sous le sanctuaire fut l'attraction principale de cette deuxième campagne. Un petit fragment d'un relief de la XXVI^e dynastie, bizarrement agencé entre des blocs voisins du sanctuaire central, avait déjà retenu notre attention en 1937. Je le fis écarter et constatai qu'il reposait sur une dalle encore scellée au plâtre. C'est sur le terrain que l'archéologue apprend, de ses ouvriers indigènes, nombre de secrets qui ne se trouvent pas dans les manuels. Le reis Chared écrase entre ses doigts quelques fragments de plâtre qu'il vient de détacher : « Di bita Romani » (Ça, c'est du romain). La dalle soulevée — et c'était de nouveau un fragment de texte rituel — nous nous sommes trouvés devant une courte cheminée, au bas de laquelle s'ouvrait une baie menant dans une cavité pleine d'ombre et de mystère. Avions-nous trouvé un trésor ? Non, les Romains l'avaient trouvé avant nous, et, dans la chambrette qui ne contenait qu'un amas de racines des plantes de la surface qui s'étaient insinuées entre les blocs, il y avait deux vases grossiers, dont je pouvais dire à mon tour : « Di bita Romani ».

Mais ce que nos devanciers n'avaient pu emporter, c'étaient des représentations mythologiques et des textes, se rattachant au culte de Nekhabit, qui fixèrent immédiatement l'attention. Le second rapport, publié dans les *Annales du Service des Antiquités* de 1938, marque, à grands

traits, les résultats obtenus. Nous pouvions dès lors envisager une nouvelle campagne qui, pour être plus longue que les précédentes, devrait commencer à l'automne 1939 et se poursuivre, avec un matériel permettant d'entreprendre des déblaiements et des déplacements de blocs à un rythme plus rapide. Mais, l'Europe à ce moment devenait le théâtre du conflit infernal qui allait embraser le monde entier.

Combien de fois, aux heures sombres, notre pensée ne s'est-elle pas portée vers notre beau désert d'El Kab, vers la maison Somers Clarke où, deux fois déjà, avait flotté le drapeau belge que saluaient les bateaux du Nil? C'était pour nous comme une vision de rêve et il nous paraissait que nous avions peu de chance de la retrouver jamais. C'est avec ce sentiment que nous avons tenu à faire paraître, en Belgique occupée, au cours de l'année 1940, les deux premiers fascicules des fouilles d'El Kab. C'était la mise au net des résultats principaux de nos deux campagnes.

Le monde d'après guerre nous paraissait trop préoccupé de tâches plus urgentes pour que nous ayons songé sérieusement à proposer la reprise immédiate de nos fouilles. Notre concession avait naturellement pris fin, et tout ce qu'avait pu faire notre secrétaire, M. Mekhitarian, qui, depuis 1940, était rentré en Égypte, c'était d'abord avec le Service des Antiquités, l'entretien de la maison Somers Clarke et la conservation de notre matériel.

Un jour cependant, au début de cette année, jour à marquer d'une boule blanche dans les annales de la Fondation, le Directeur Général du Service des Antiquités exprima, devant le Chargé d'Affaires de Belgique, le désir de voir la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth reprendre les fouilles d'El Kab. L'expression de ce désir fut transmise à notre Ministère des Affaires Étrangères qui en saisit le Ministère de l'Instruction Publique. Telle est l'explication du fait, surprenant à première vue, de voir notre Fondation en mesure de poursuivre ses fouilles, presque en même temps que l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire. Je n'étonnerai personne en ajoutant qu'il fallut, entre la décision de principe et l'exécution même, d'innombrables démarches pour surmonter les difficultés de voyage. Enfin, le 12 octobre, Mademoiselle Werbrouck et moi, nous quittions Paris à 7 h. 30 pour atterrir au Caire le même jour, peu avant minuit.

Si vous me demandez ce que sera notre campagne, je vous dirai que nous attendons, pleins d'espoir, que la grande déesse d'El-Kab, consente à nous révéler, fragment par fragment, quelque chose de son histoire. Une exploration comme celle que nous avons entreprise peut ne conduire qu'à des résultats qui, pour un public avide de sensations, n'auront aucun éclat. Lorsqu'un sujet présente de l'intérêt et promet de remplir une lacune sérieuse dans nos connaissances, chaque détail nouveau, permettant de

refaire une maille du réseau brisé, mérite d'être enregistré comme un progrès.

Trop longtemps, les fouilles archéologiques dans la vallée du Nil ont eu comme objectif principal de sortir du sol le plus de monuments possible ; on peut, au contraire, envisager la fouille comme un moyen de démonstration d'une thèse et courir la chance de combler des lacunes dans le tableau, qui se précise de jour en jour, de la civilisation pharaonique. En d'autres termes, la fouille peut être, non un procédé analytique, mais encore un pas en avant vers la synthèse. Toutes nos recherches, toutes nos découvertes, toutes les études minutieuses qui leur sont consacrées, doivent tendre constamment à mettre en lumière quelques hautes idées, quelques grandes réalisations de la vie antique, et à montrer jusqu'à quel point elles ont le droit d'être insérées dans le large courant de la vie moderne.

Personne ne songerait à discuter de telles idées s'il s'agissait de nos traditions gréco-latines ; pour l'Égypte des pharaons, ce n'est que de temps à autre, comme dans un éclair, que l'on entrevoit le rôle fondamental joué par la vallée du Nil.

Dans l'édition de 1930 de l'*Encyclopédie Britannique* on peut voir, à l'article « Periods of Art », un diagramme d'un puissant intérêt. On y a relevé les centres d'art de toutes les civilisations, en traçant entre eux les courants directs et indirects qui contribuèrent à leur formation. C'est une bonne leçon que de constater de la sorte l'interdépendance des phénomènes artistiques dans l'histoire humaine. Or, dans ce tableau, il n'y a que deux grandes sources que l'on puisse considérer, jusqu'à présent, comme tout à fait indépendantes : l'Égypte et la Chine. Qui ne devine que le même phénomène peut et doit se vérifier dans d'autres domaines que celui de l'art ?

Voilà donc, exposée clairement j'espère, la tendance qui inspire nos travaux et dont les fouilles d'El Kab ne constituent qu'un épisode. Promouvoir et coordonner les efforts des égyptologues est un but que nous ne cesserons de fixer. C'est pourquoi nous tenons à reprendre incessamment l'édition de nos fiches bibliographiques d'égyptologie et de papyrologie qui, périodiquement, informaient les savants de la production dans leur domaine spécial. Nous avons également à notre programme l'impression de plusieurs manuscrits d'ouvrages de valeur qui attendent l'approvisionnement en papier. Enfin, nous comptons reprendre nos Semaines Égyptologiques qui, en 1930 et 1935, avaient permis aux spécialistes de tous les pays, de se rencontrer, de se communiquer leurs découvertes récentes et de se concerter sur les tâches communes les plus urgentes.

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas réussi à nous procurer des renseignements précis sur les destructions que la guerre aurait produites dans les musées, et, particulièrement, sur le sort du grand dictionnaire

égyptologique de Berlin dont l'élaboration exigea, durant un demi-siècle, les efforts soutenus de savants du monde entier. Notre science s'est appauvrie ; elle a perdu pendant ces années de guerre bon nombre de ses travailleurs d'élite, tandis que la formation de la jeune équipe se poursuivait difficilement. Les oppositions, nées du conflit, ont rendu les collaborations actives plus difficiles, sinon impossibles. Les établissements scientifiques voient leurs ressources diminuer, ce qui amènera fatalement le ralentissement de leur programme. Il faudra économiser les forces disponibles, et c'est afin de répondre à l'inquiétude qui se manifeste que nos collègues danois viennent de prendre l'initiative d'interroger les égyptologues sur la possibilité de créer, dans un avenir prochain, une Association Internationale d'Égyptologie. Ce sera un honneur pour notre Fondation de jouer un rôle actif dans une telle création, en collaboration avec l'Institut égyptologique de l'Université de Copenhague, soutenu par la Fondation Rask-Oersted, l'Institut néerlandais pour l'étude du Proche Orient à Leyde, l'Institut Griffith à l'Ashmolean Museum d'Oxford, l'Institut Oriental d'Archéologie et d'Anthropologie de l'Université de Liverpool, le nouvel institut qui se crée à l'université de Cambridge grâce au legs de Sir Herbert Thompson, l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, et l'Institut Oriental de l'Université de Chicago, pour ne citer que les principaux.

J'ai commencé par vous dire le conte des origines et des premiers développements de notre modeste Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, et voilà que, par une pente presque fatale, je vous parle des destinées mêmes de la science égyptologique. Dans quelle mesure serons-nous à même de maintenir notre action au rythme des vingt-deux années écoulées ? Fort de l'expérience acquise, je crois que les perspectives sombres que les pessimistes ne manquent pas de mettre sous nos yeux, ne tarderont pas à se dissiper. Ce que nous avons pu réaliser a été le résultat d'un grand effort collectif, dans lequel le personnel de la Fondation s'est appliqué à mettre en action les ressources que lui apportaient nos membres. Ceux-là furent les grands ordonnateurs dans cette féerie dont nous avons été, comme je l'ai dit, autant les spectateurs que les exécutants. Votre empressement, chers membres, à répondre ce soir à l'invitation qui vous fut adressée, m'est un garant que, dans un avenir prochain, j'aurai encore à vous narrer de nouveaux épisodes de ce Conte que Shéhérazade n'a pas connu.

Jean CAPART.

FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH

LA FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH a été créée en 1923 par les Belges d'Égypte pour commémorer la visite de S. M. la Reine Élisabeth et du Prince Léopold de Belgique au tombeau de Tout-Ankh-Amon. Installée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles, la nouvelle Fondation, à laquelle la Reine des Belges et le Roi d'Égypte ont accordé leur haut patronage, n'a pas tardé à devenir un centre actif de recherches sur les civilisations de la vallée du Nil. S.A.R. le Duc de Brabant a daigné en accepter la présidence d'honneur. Ce privilège a été confirmé par le Roi Léopold III, lors de son avènement au trône. Le gouvernement belge ainsi que la Fondation Universitaire accordent des subsides à la Fondation.

Celle-ci comprend trois sections consacrées à l'*Égypte pharaonique*, à l'*Égypte gréco-romaine* et à l'*Égypte chrétienne*. Le directeur de la Fondation est M. Jean Capart ; M^{lle} M. Werbrouck est directrice-adjointe. La section gréco-romaine est gérée par M. Marcel Hombert et M^{lle} Claire Préaux, professeurs à l'Université de Bruxelles, la section de l'Égypte chrétienne par M. Jozef Vergote, professeur à l'Université de Louvain.

La bibliothèque, qui comprend plus de vingt mille ouvrages et toutes les revues spéciales, a la réputation d'être la plus riche du monde. La bibliographie de l'Égypte ancienne, divisée en pharaonique et papyrologique, tenue constamment au courant, est mise à la disposition des travailleurs, sous forme de fiches imprimées. Par décision du premier Congrès de Papyrologie, le secrétariat permanent des congrès de papyrologie a été établi à la Fondation Reine Élisabeth. En 1930 et en 1935 des *Semaines égyptologiques* ont eu lieu à la Fondation.

Les archives photographiques comprennent plus de vingt-trois mille épreuves et les séries de projection plus de douze mille clichés.

Des Belges ont été envoyés en mission en Orient, pour préparer des publications, visiter des sites archéologiques, les musées et participer à des travaux de fouilles. Depuis 1937, la Fondation a obtenu du gouvernement égyptien le site archéologique d'El Kab.

Une trentaine d'ouvrages ont été déjà édités par la Fondation qui, depuis 1930, a entrepris, en outre, la publication des principaux textes égyptiens sous le titre de *Bibliotheca Aegyptiaca*. Neuf volumes ont paru jusqu'ici.

La *Chronique d'Égypte* est l'organe de la Fondation, destiné à tenir les membres au courant des découvertes, des travaux et de la bibliographie de l'Égypte ancienne. (Abonnement annuel pour les personnes ou les institutions non affiliées à la Fondation : 200 francs).

RÈGLEMENT

En application de l'article 5 de ses statuts, la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth distingue les catégories suivantes de membres :

1° MEMBRES DONATEURS : les personnes ou les institutions ayant versé à la Fondation 10.000 francs minimum.

2° MEMBRES PROTECTEURS :

a) Les personnes auxquelles le titre est conféré pour services éminents rendus à la Fondation ;

b) Les personnes qui rachètent la cotisation annuelle des membres effectifs par le paiement d'un capital égal à 25 fois cette cotisation, soit actuellement 5.000 francs belges.

3° MEMBRES EFFECTIFS : les personnes ou les institutions versant annuellement une cotisation de 500 francs maximum ou de 200 francs minimum.

4° MEMBRES CORRESPONDANTS : les érudits ou les institutions scientifiques qui échangent régulièrement leurs ouvrages avec la Fondation.

Les membres de toutes les catégories reçoivent gratuitement la **Chronique d'Égypte**, bulletin de la Fondation.

Les ouvrages édités par la Fondation sont adressés à titre d'hommage aux membres donateurs ; les membres protecteurs peuvent obtenir gratuitement les ouvrages publiés à partir de leur inscription. Tous les membres peuvent acquérir les ouvrages édités par la Fondation avec une réduction de 30 p.c. sur le prix de vente. Les membres correspondants reçoivent les livres qui les intéressent à titre d'échange.

La Fondation organise ou patronne des conférences et des expositions. Les membres y sont invités.

Toutes les correspondances doivent être adressées :

FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE REINE ÉLISABETH
Musées Royaux d'Art et d'Histoire
Parc du Cinquantenaire
BRUXELLES

Les versements peuvent être faits :

En Belgique : au compte chèques postaux de la Fondation, Bruxelles (N° 587.25) ou à la Banque de Reports et de Dépôts, avenue de Ter-
vueren, Bruxelles (compte D. 1436).

Au Caire : à la Banque belge et internationale en Égypte.

100 francs belges = 270 francs français ; 10 francs suisses ; 6 florins ;
2,25 dollars ; 11 shillings 6 pence ; 55 piastres égyptiennes. (Octobre 1946.)